térisé par des flammes ondées : *Style* FLAMBOYANT. *Gothique* FLAMBOYANT.

— Moll. *Cône flamboyant*, Espèce du genre cône.

— s. f. Moll. Nom d'une belle coquille du genre volute.

— Hortic. Variété de tulipe.

FLAMBOYER v. n. ou intr. (flan-boi-ié ou flan-bo-ié — augment. de *flamber*. Change l'*y* en *i* devant un *e* muet : *Je flamboie, qu'il flamboie*). Jeter de la flamme en brûlant : *Dans la cheminée à grande hotte* FLAMBOYAIENT *des fagots de bourrée*. (Th. Gaut.)

— Par anal. Jeter un grand éclat, briller vivement : *Des diamants qui* FLAMBOIENT. *Des yeux qui* FLAMBOIENT.

FLAMBURE s. f. (flan-bu-re). Techn. Différence de nuances dans une étoffe mal teinte.

FLAMEL (Nicolas), écrivain juré de l'Université de Paris, alchimiste, né, dit-on, à Pontoise vers 1330, mort à Paris en 1418. Mille fables ridicules ont été débitées sur ce personnage, qui appartient plutôt à la légende qu'à l'histoire, et mille rectifications absurdes ont été données de ces fables. Il est donc extrêmement difficile de trouver la vérité historique entre les mythes de l'imagination populaire et les conjectures aventureuses des critiques. Si l'on s'en rapportait aux travaux de quelques-uns de ces critiques, Nicolas Flamel ne serait plus cet alchimiste merveilleux des légendes, mais un vulgaire bourgeois occupé d'usure et d'opérations de finances, qui n'avaient rien de commun avec la science hermétique. Quoi qu'il en soit, des traditions, qui semblent une page détachée des *Mille et une nuits*, nous apprennent qu'il tenait son échoppe d'écrivain-calligraphe près de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, en compagnie de sa femme Pernelle, lorsque le hasard fit tomber entre ses mains un manuscrit sur écorce d'arbre composé de 21 feuillets divisés par *sept*. Ce livre, couvert de dessins mystérieux, était du Juif Abraham et renfermait le secret de la transmutation des métaux, de la pierre philosophale, de l'élixir de vie universelle, de toutes les chimères enfin dont se nourrissait le moyen âge. Flamel passa vingt et un ans en méditations et découvrit à la fin le merveilleux secret, après une multitude d'opérations, d'expériences, de voyages et d'études où les nombres symboliques et cabalistiques (3, 7 et leurs multiples) reviennent invariablement, comme dans toutes les légendes de cette nature. Il sut donc faire de l'or et acquit une immense fortune qu'il employa au soulagement des pauvres; son élixir de vie lui permit de ne pas mourir. Un voyageur français, Paul Lucas, écrit sérieusement, en 1714, qu'un derviche indien lui a assuré que Flamel et Pernelle n'étaient point morts; qu'ils avaient fait enterrer deux bûches à leur place; qu'ils se trouvaient alors aux Indes et qu'ils avaient encore six cents ans à vivre. « Ce derviche, dit-il sans sourciller, me raconta que Flamel, persuadé qu'on l'arrêterait s'il passait pour avoir la pierre philosophale, trouva le moyen de sortir de France en faisant publier sa mort et celle de sa femme. Elle feignit une maladie qui eut son cours, et lorsqu'on la dit morte, elle était près de la Suisse, où elle avait ordre d'attendre Flamel. Celui-ci eut recours pour lui-même à un stratagème semblable. Comme on fait tout pour de l'argent, il n'eut pas de peine à gagner les médecins et les gens d'Eglise. Il laissa un testament dans les formes, où il recommandait avec soin qu'on l'enterrât avec sa femme et qu'on élevât une pyramide sur leur sépulture. Pendant que ce sage était en chemin pour rejoindre son épouse, un second morceau de bois fut enterré à sa place. Depuis ce temps-là, ils ont mené tous les deux une vie philosophique, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Je suis leur intime ami, et il n'y a que trois ans que je les ai laissés aux Indes. » Flamel, à ce compte, aurait eu plus de trois cents ans au moment où ce malin derviche racontait cette belle histoire à un homme si bien fait, à ce qu'il semble, pour le croire. Paul Lucas était pensionné de Louis XIV et voyageait par son ordre. De pareilles rêveries, que l'on trouve assez fréquemment dans son livre, ne font pas trop d'honneur au ministre qui l'avait choisi et présenté.

Est-il possible de tirer quelques lueurs historiques d'un pareil chaos de légendes? Nous allons l'essayer. Il est à peu près certain que Flamel ne s'occupa jamais d'alchimie, et les livres hermétiques placés sous son nom ou son patronage sont aujourd'hui généralement considérés comme apocryphes. Flamel exerçait la profession d'écrivain-libraire, à une époque où cette profession était fort honorée et non moins lucrative. Un témoin qui fut presque son contemporain, Guillebert, de Metz, dans sa *Description de Paris*, publiée en 1430, arrivé aux « sçavants escripvains, » énumère les suivants : « Gobert, le souverain escripvain, qui composa l'*Art d'escripre et de taillier plumes*, et ses disciples qui, par leur bien escripre, furent retenus des princes, comme : *le jeune Flamel*, du duc de Berry; Sicart, du roi Richart d'Angleterre; Guillemin, du grand maistre de Rhodes; Crespy, du duc d'Orléans; Perrin, de l'empereur Sigemundus, de Romme; item *Flamel l'aisné*, escripvain qui faisoit tant d'aumosnes et hospitalitez et fit plusieurs maisons où gens de métier demouroient en bas, et du loyer qu'ils payoient estoient soutenus povres laboureurs en haut. » (Guillebert de Metz, p. 84.) Les deux Flamel dont il est fait mention sont les deux frères. Nicolas est l'aîné; quant au jeune, c'est Jehan Flamel, qui a laissé un certain nombre de manuscrits enluminés. C'était alors l'âge d'or de la calligraphie. Charles V, cet ami des lettres, fondait la bibliothèque du Louvre et entraînait à sa suite toute la noblesse dans une sorte de renaissance anticipée. Les grands seigneurs payaient au poids de l'or ces manuscrits, que nous admirons encore aujourd'hui. Quelques-uns même, comme on peut le voir par le fragment cité plus haut, attachaient à leur maison quelques calligraphes habiles. Jean Flamel servit à ce titre; son frère aîné ne suivit pas les mêmes errements. En 1370, il épousa une bonne bourgeoise de Paris, dame Pernelle, déjà veuve et mère de deux enfants. Si l'amour ne fut pas le mobile de cette union, le ménage n'en fut pas plus mauvais. Pernelle apportait en mariage une somme assez ronde qui, jointe aux quelques écus de Flamel, mettait les deux époux dans une aisance relative. Le mariage avait été conclu sous le régime de la communauté. Dès 1373, Flamel et sa femme se firent donation mutuelle de leurs biens, et cette convention fut maintenue par le testament de Pernelle, en 1395. Nicolas Flamel acheta deux échoppes auprès de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, et là, aidé d'un clerc, il offrait sa plume aux chalands qui la voulaient employer. Des terrains vagues se trouvaient autour de l'église; Nicolas les acheta et y fit construire une maison tout enjolivée à l'extérieur, dit la chronique, « d'histoires et devises peintes et dorées. » Ce fut dès lors « l'hostel Flamel. »

En même temps que Flamel exerçait son métier d'écrivain-libraire, il tenait une sorte de pension ou de pédagogie, dans laquelle il enseignait aux enfants l'écriture et les premiers éléments littéraires. Outre les élèves externes, la pédagogie de Flamel comptait un certain nombre de pensionnaires; ils y étaient *en bourse*, selon le mot du temps; c'étaient pour la plupart les fils de riches seigneurs, de gens de cour. La fortune de Flamel s'augmentait ainsi peu à peu tous les jours.

C'est alors que commencent ses libéralités aux églises et aux maisons religieuses. Il fit construire une arcade au charnier des Innocents, et c'est à ses frais que fut bâti le péristyle de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, situé en face de sa maison. Nicolas Flamel et sa femme s'étaient fait représenter en pied sur ce portail; ils portaient à côté d'eux leurs chiffres sculptés.

La prospérité toujours croissante de Flamel lui attira nombre d'amis, et des mieux placés. En 1404, un curé de Paris, haut dignitaire du diocèse, étant venu à mourir, institua Nicolas Flamel et deux autres notables personnages comme ses exécuteurs testamentaires. L'écrivain fut si heureux de cet honneur qu'il éleva une seconde arcade au charnier des Innocents. Depuis cette époque, il fit avec une vaniteuse ostentation un grand nombre de donations aux églises. Près de la porte Saint-Martin, en dehors de l'enceinte, se trouvait le prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Les moines de cette abbaye possédaient de vastes terrains dont ils ne tiraient aucun parti. Flamel, à force d'habileté, décida le prieur à lui vendre ces terrains, sur lesquels il fit bâtir un grand édifice connu sous le nom de *Maison du grand pignon* (1407). Dans le bas étaient un lavoir et une buanderie, que Flamel louait aux bourgeois de la ville; dans le haut, un certain nombre de laboureurs étaient logés sans rétribution, et le prix du loyer d'en bas servait à nourrir les pauvres gens d'en haut. Pour toute redevance, les laboureurs devaient chaque jour dire un *Pater* et un *Avé* pour le repos de l'âme des pécheurs trépassés. A la hauteur du premier étage courait une longue frise représentant le Christ au milieu, avec Nicolas Flamel, et autour d'eux les laboureurs de la maison à genoux, dans l'attitude de la prière. Au-dessous de cette frise existait une inscription. La frise a disparu depuis longtemps déjà, mais l'inscription a été reproduite sur la maison no 51 de la rue Montmorency. On y lit :

« Nous, hommes et femmes laboureurs, demourant au porche, sur le devant de ceste maison, qui fut faicte en l'an 1407, sommes tenus chacun en droit de soy, dire tous les jours une Patenostre et un *J. Ave Maria*, en priant Dieu que de sa grâce face pardon aux povres pécheurs trepassez. Amen. »

Malgré toutes ses libéralités, Nicolas Flamel était encore fort riche quand il mourut en 1418; il était alors parvenu à la plus belle position que lui permit d'atteindre sa basse extraction. Avant de mourir, il acheta dans l'église Saint-Jacques-la-Boucherie un emplacement pour son tombeau. Comme il n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec Pernelle, il légua tous ses biens par testament à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, à la charge de dire pour lui un certain nombre de messes, avec un attirail minutieusement décrit. Quelques autres églises reçurent aussi des legs particuliers à des conditions semblables.

La rumeur populaire exagéra de beaucoup ces fondations pieuses, dont elle porta le nombre à quarante et une (14 hospices et 27 chapelles), plus sept églises richement dotées, chiffres dans lesquels on retrouve toujours le 7 cabalistique des alchimistes. De là, pour le peuple, le besoin d'expliquer une si grande fortune par des moyens surnaturels, la possession de la pierre philosophale, etc. Mais toutes ces richesses, examinées de près, à l'aide de documents authentiques, surtout à l'aide du contrat de mariage et du testament de Flamel, se réduisent à un capital produisant 5,000 livres de rente, à l'époque où l'abbé Vilain en fait le calcul (XVIIIe siècle). C'était un assez joli denier au temps de Me Nicolas Flamel; mais il n'est pas besoin d'appeler à son aide le surnaturel pour s'en rendre compte. Outre ses bénéfices d'écrivain et de libraire, Flamel se livrait quelque peu à l'usure, prêtait sur de pauvres immeubles qu'il rachetait à bas prix, faute de libération de la part des débiteurs; on l'a même accusé d'avoir reçu en dépôt des juifs, alors vivement persécutés, des sommes considérables qu'il n'aurait pas restituées. Là encore se retrouve peut-être l'exagération populaire; quelque fait de cette nature a pu néanmoins se produire.

Ajoutons, comme documents, les titres des ouvrages hermétiques attribués à Nicolas Flamel, bien que la non-authenticité de ces œuvres ait été clairement démontrée par M. Vallet de Viriville. Ce sont : le *Sommaire philosophique*, publié en 1561 par Jacques Gohorry, avec deux autres traités d'alchimie. Ce *Sommaire*, appelé aussi *Roman de Flamel*, est un petit poëme de 656 vers, réimprimé dans la *Bibliothèque des philosophes*, de Salmon et Manguin; le *Désir désiré* ou *Thrésor de philosophie*, inséré dans le *Traité du soufre*, du *Cosmopolite*, et l'*Œuvre royale de Charles VI* (1618); la *Muse chimique; Annotata ex N. Flamello* (t. Ier du *Theatrum chimicum*); *Commentatio in D. Zacharii opusculo chimico*. L'alchimiste Zacharius étant postérieur à Flamel, la fraude est évidente; la *Vraie practique de la noble science; Quædam hieroglyphica et carmina quæ in variis Lutetiæ lapidibus olim videbantur*. Tous ces traités se trouvent dans les *Bibliothèques alchimiques* de Salmon et Mauguin, de Lenglet-Dufresnoy et de Manget. Leur commentaire a été donné dans : *Figures hiéroglyphiques de N. Flamel ainsi qu'il les a mises en la quatrième arche du charnier des Innocents*, par Artephius et Synesius (1659, in-4o), et dans le *Chiffre en douze clefs de l'alchimie de Flamel*, par Denys Molinier (manuscrit de la Bibliothèque nationale). L'abbé Vilain, prêtre de Saint-Jacques-la-Boucherie et archéologue distingué, a publié (1661) une *Histoire critique de Flamel et de Pernelle*. On trouve dans cet ouvrage le compte de la fortune de Flamel, le détail explicatif de ses fondations, ainsi que la réfutation des croyances populaires à son égard; le tout appuyé sur les archives et les titres originaux de la paroisse, lesquels existaient encore en grande partie et sont dispersés aujourd'hui. On possède aussi, aux Archives, le testament original de Nicolas Flamel.

FLAMEN (Q. Claudius), général romain. Il fut nommé préteur en 209 av. J.-C., reçut un commandement dans la guerre contre Annibal et devint propréteur en 267. Il se trouvait près de Tarente, lorsque deux Numides, porteurs de lettres pour Annibal, tombèrent entre les mains de ses soldats. Flamen envoya les hommes et les dépêches au consul Claudius Néron, et l'on apprit alors que le frère d'Annibal arrivait en Italie avec une armée. Grâce à la découverte de ces lettres, Rome put empêcher la jonction des deux généraux et éviter les plus grands malheurs.

FLAMEN (Albert), peintre et graveur flamand, né à Bruges. Il florissait au XVIIe siècle et alla s'établir à Paris, où il abandonna la peinture pour s'occuper entièrement de gravure. On a de lui de bonnes estampes, gravées d'après ses dessins. Nous citerons : ses *Vues des environs de Paris; Diverses espèces de poissons de mer et d'eau douce*, recueil de 67 pièces (in-4o); *Devises et emblèmes d'amour moralisez* (Paris, 1653, in-8o).

FLAMEN ou FLAMIN (Anselme), sculpteur français, né à Saint-Omer (Artois) en 1647, mort à Paris en 1717. Il reçut les leçons de Gaspard Marsy, puis se rendit en Italie pour s'y perfectionner. De retour en France, il devint membre de l'Académie de peinture et de sculpture (1681). Il exécuta un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : le *Mausolée du duc de Noailles*, à l'église Saint-Paul, à Paris; l'*Enlèvement de la nymphe Orythée par Borée*, groupe placé dans le jardin des Tuileries; *Jeune faune portant un chevreau; Cyparisse caressant un cerf; Nymphe de Diane; Diane chasseresse*; groupe de *Nymphes*, etc. Ces dernières productions se trouvaient dans le parc de Versailles et à Marly.

Flamenca, poëme provençal du XIIIe siècle. V. DAME DE BOURBON (la).

FLAMENG, FLAMANG ou **FLAMANT** (Guillaume), poëte et hagiographe français, né à Langres vers 1460, mort vers 1540, à l'abbaye de Clairvaux, où il s'était retiré après avoir rempli diverses fonctions ecclésiastiques. La plupart de ses ouvrages sont restés manuscrits. Parmi ceux qui ont été imprimés, nous citerons : la *Vie de sainct Bernard* (Troyes, in-4o), et un mystère, intitulé : la *Vie et passion de monseigneur sainct Didier, martir et evesque de Lengres*, publié en 1855, in-8o, par M. Carnaudet. Cette pièce dramatique, en vers, jouée à Langres en 1480, offre une extrême confusion dans l'action et est écrite en un style aussi prolixe que trivial.

FLAMENG, victime d'une déplorable erreur judiciaire, né à Marcoing en 1780, mort à Cambrai, sur l'échafaud, le 10 décembre 1811. Garde-champêtre à Noyelle, il fut accusé d'avoir incendié la maison d'un de ses parents. Les apparences étaient accablantes, et il fut, malgré ses protestations d'innocence, condamné à la peine capitale, par la cour d'assises de Douai, et livré au bourreau. Six ans plus tard, son innocence fut prouvée. En effet, le 10 octobre 1817, un assassin, pris et condamné à mort, déclara, au moment d'être exécuté, qu'il était seul auteur du crime dont l'infortuné Flameng avait été jugé coupable.

FLAMENG (Léopold), graveur français, né à Bruxelles le 22 novembre 1831. Ses parents étaient des Français établis en Belgique. C'est à l'école publique de gravure de Bruxelles qu'il apprit les premiers éléments de son art, sous l'excellente direction de Calamatta. Vers 1853, il vint à Paris. Des travaux pour l'*Artiste*, la *Gazette des beaux-arts*, de nombreuses eaux-fortes, des illustrations de livres, entre autres *Picciola*, les *Récits enfantins*, le *Sabot de Noël*, *Christophe Colomb*, lui acquirent une sorte de réputation.

Comme buriniste (et, selon nous, le burin est l'instrument par excellence du graveur), M. Léopold Flameng a donné plusieurs grandes productions. Deux surtout doivent être citées : la *Source* et l'*Angélique*, d'après Ingres. A n'examiner ces deux œuvres, comme d'ailleurs les autres gravures du même auteur, qu'au point de vue des procédés de l'école classique actuelle, la critique n'aurait guère que des éloges à donner. Mais cette école ne nous paraît pas être à la hauteur de l'art qu'elle prétend représenter : elle a cédé à l'entraînement général de notre siècle pour l'or rondement acquis, et les productions de nos modernes graveurs sur cuivre ne sont plus des œuvres d'art méditées, travaillées longuement, fouillées dans tous leurs détails : ce sont tout au plus des préparations. J. Renouvier, qui a si bien analysé les estampes des vieux maîtres, a écrit que nos graveurs ne sont que des marchands imagiers, n'hésitant pas à reproduire en quelques mois un chef-d'œuvre de peinture, alors qu'un vrai maître en cet art ne saurait produire en sa vie que quatre ou cinq estampes de ce genre. C'est que les vieux maîtres cherchaient, au prix d'un long et patient travail et au moyen des bavures d'une pointe fine et serrée, à produire l'illusion des couleurs de la peinture : ils étaient coloristes. Or, le reproche que nous adressons à la *Source*, à l'*Angélique*, à toutes les œuvres de M. Flameng, comme à celles de l'école classique actuelle, c'est de manquer de couleur, de ne rappeler en rien le coloris des œuvres de peinture qu'ils représentent. L'art vrai ne tient qu'une part assez mince dans leur besogne quotidienne.

FLAMET s. m. (fla-mè — rad. *flamme*). Ornith. Nom vulgaire du flamant.

FLAMETTE s. f. (fla-mè-te). Moll. Martre poivrée. ‖ On écrit aussi FLAMMETTE.

FLAMICHE s. f. (fla-mi-che). Petit pain léger. ‖ Pâtisserie dans laquelle il entre du fromage, du beurre et des œufs.

FLAMIÈRE adj. f. (fla-miè-re). Techn. Se dit d'une meule courante et concave : *Meule* FLAMIÈRE.

FLAMINALE s. m. (fla-mi-na-le — lat. *flaminalis*; de *flamen*, flamine). Antiq. rom. Flamine sorti de charge.

FLAMINE s. m. (fla-mi-ne — Les uns disent que ce mot est pour *filamen*, que l'on trouve dans plusieurs inscriptions, et le tirent de *filum*, fil, disant que les flamines étaient ainsi nommés parce qu'ils avaient la tête voilée, ceinte de fils. D'autres croient que *flamen* est pour *flagmen*, ayant le même radical que *flagro* et que le grec *phlegô*, c'est-à-dire le sanscrit *bhrag*, brûler. Le flamine serait ainsi proprement celui qui allume le bûcher, le feu de l'autel). Antiq. rom. Chacun des prêtres, en nombre variable selon les époques, que le peuple romain élisait et que sacrait le grand pontife pour le service d'un dieu déterminé : *Le* FLAMINE *de Jupiter, de Mars, de Romulus. Le* FLAMINE *de l'empereur régnant*. ‖ *Flamines majeurs*, Flamines de Jupiter, de Mars et de Quirinus. ‖ *Flamines mineurs*, Flamines d'une divinité autre que les trois que nous venons de citer. ‖ *Flamine de tous les dieux*, Prêtre romain dont les fonctions ne nous sont pas connues.

— s. f. Prêtresse spécialement attachée au culte d'une déesse : *Une* FLAMINE *augustale. Une* FLAMINE *de Junon*. ‖ Femme d'un flamine. ‖ On disait aussi FLAMINIQUE dans les deux cas.

— **Encycl.** Les *flamines*, prêtres romains d'origine sabine, furent institués par Romulus ou plutôt par Numa Pompilius. Ils formaient un corps sacerdotal qui venait immédiatement après celui des pontifes. Nous avons dit plus haut d'où semble venir leur nom. Leur vêtement pontifical était la *læna*, attachée par une broche ou *fibule* au-dessous de la gorge. Ils tenaient à la main un bâton d'olivier et portaient un haut bonnet nommé *apex*, surmonté d'une touffe de laine. Les *flamines* étaient consacrés au culte particulier d'une divinité, tandis que les pontifes étaient consacrés à tous les dieux. Comme les dieux étaient divisés en *majores*, grands, et *minores*, inférieurs, la même distinction existait pour les *flamines*. Les *flamines majores* étaient élus par le collége même, tandis que les *flamines minores* étaient nommés par le peuple assemblé par curies. Le nombre des *majores* était forcément limité, tandis que celui des *minores* ne l'était pas. Chacun de ces prêtres était désigné par le nom du dieu dont il était le ministre. Parmi les *flamines majores*, on distinguait : le *Dialis*, *flamine* de Jupiter, le *Martialis*, de Mars, le *Quirinalis*, de Romulus, dont l'ancien nom était Quirinus. A la tête de ce corps sacerdotal était un personnage auguste, le *Dialis*, *flamine* de Jupiter. Il avait la robe de pourpre, la chaise curule, et bien que, dans l'origine, toute fonction politique lui fût interdite, il siégeait au sénat et se faisait précéder par un licteur. « Il représentait l'idée du prêtre dans toute sa pureté. Ses regards ne devaient tomber sur aucune souillure, ne devaient pas même rencontrer une arme ou s'arrêter sur un travail manuel. Sa maison était un asile pour le criminel, qui pouvait s'y réfugier, comme le fut longtemps celle des cardinaux; mais il différait de ceux-ci sur un point important : au lieu d'être obligé au célibat, le mariage était pour lui obligatoire, et si sa femme venait à mourir, il devait déposer le sacerdoce. Les demeures des *flamines*, qui s'appelaient *domus flaminia*, devaient être dans les prés Flaminiens; car, suivant certains auteurs, c'est de là que venait probablement leur nom. Selon toute apparence, ces prés, attenant au champ sacré de Mars et voisins du Capitole, furent primitivement la propriété des *flamines*, d'autant plus que de ce côté étaient les terres du clergé romain, situées au pied du Capitole, et qu'on disait avoir été données aux prêtres et aux augures par Numa. Le *flamine* de Quirinus habitait près du temple qu'il desservait, le *flamine* de Jupiter sur le Palatin. » (Ampère.) Le *flamine* de Jupiter était soumis à un grand nombre de pratiques qui nous paraissent étranges; ainsi, il ne pouvait porter sur lui aucun nœud, ne pouvait aller à cheval ni passer une seule nuit hors de la ville de Rome; il lui était défendu de toucher au levain, aux fèves et à différentes autres graines. Il est probable que chacune de ces prescriptions eut dans l'origine un sens hiératique. Les rognures de ses ongles et de ses cheveux devaient être enterrés sous un chêne vert, suivant Aulu-Gelle, au pied d'un arbre stérile, suivant d'autres. Si sa femme venait à mourir, nous avons dit qu'il perdait sa dignité. Il ne lui était pas permis de voir travailler personne; c'est pourquoi, quand il sortait, une espèce de crieur public (*præcia*) marchait devant lui pour avertir les artisans d'interrompre leurs travaux. Seul de tous les citoyens romains, il ne pouvait répudier son épouse. Il était logé aux frais de l'Etat; sa maison, nommée la *Flaminie*, était ouverte à tous, et c'est là qu'on allait chercher le feu sacré. A dater des empereurs, les prescriptions qui concernaient le *flamine diale* perdirent peu à peu de leur rigueur, et d'ailleurs le grand pontife pouvait toujours lui accorder l'autorisation de se soustraire momentanément à celles qui entravaient sa liberté d'action.

FLAMING DE LEWISTON (Mlle), surnommée la **belle Ecossaise**. Elle appartenait à une noble famille d'Ecosse et accompagna, en 1554, Marie Stuart en France. Elle eut un grand succès à la cour et inspira une vive passion à Henri II, qui s'éprit d'elle en la voyant danser dans une mascarade. Elle était tout enfant encore et n'avait que quinze ans lorsqu'elle devint maîtresse du roi. Voici comment Michelet raconte cet épisode, lui donnant pour conséquence un fait politique de la plus haute portée : « La France, qui vivait de hasard, à un mois ou deux de distance, fit deux traités contraires avec et contre l'empereur, par les Guises une ligue de guerre (décembre 1555), par le connétable un traité de paix (février 1556). Qui l'emporterait des deux partis? Ce qui, je crois, décida pour la guerre, ce fut une intrigue de cour qui compromit la royauté de Diane et lui fit désirer d'occuper Henri II par les périls d'une situation nouvelle. Cette fidélité tant chantée par les poëtes du *style soutenu* ennuyait le roi à la longue. La reine voyait bien que Diane baissait; mais comment hasarder de susciter au roi un caprice, une fantaisie qui l'affranchît de son vieux joug? Catherine s'y prit adroitement. En 1554, le roi étant attendu à Saint-Germain, elle organisa une petite mascarade maternelle, déguisant ses filles en sibylles, avec la jeune Marie Stuart et une autre princesse, toutes enfants de douze ou treize ans. Pour compléter le nombre, elle y joignait une enfant un peu plus âgée, une petite fille écossaise, miss Flaming (de Lewiston), jolie, parleuse hardie... L'effet désiré fut produit. Les grâces enfantines de cette tendre jeunesse repoussaient la vieille maîtresse dans la caducité. Les choses allèrent si bien que cette enfant eut un enfant du roi. Caprice dangereux. La petite prit sa honte avec un orgueil intrépide qui pouvait rendre le roi fou; elle allait déclarant la chose, faisant triomphe d'aimer le plus grand roi du monde. « Elle n'en fit point » la petite bouche, comme dit Brantôme, di» sant hardiment que, loin d'être fâchée de » l'état où elle était, elle s'en sentait fort ho» norée et très-heureuse. » Il n'y avait pas un moment à perdre pour distraire Henri II par une guerre. C'était bien pis que la fenêtre de Trianon et la dispute de Louis XIV et de Louvois, qui poussa celui-ci à décider la guerre européenne... »

Miss Lewiston eut de Henri II Henri d'Angoulême, grand prieur de France, ce « vrai nourrisson des muses, » dit Gaufridi dans son *Histoire de Provence*; ce fanatique, ajouterons-nous, cet épileptique, ce fou qui se signala si odieusement au massacre de la Saint-Barthélemy, et qu'un de ses ennemis particuliers, Philippe Alboviti, poignarda en 1588.

FLAMINGANT, ANTE adj. (fla-main-gan, an-te — de *flamingle*, forme ancienne du mot *flamand*). Qui parle flamand : *Les populations* FLAMINGANTES. *Les pays* FLAMINGANTS.

FLAMINIA, amoureuse de la comédie italienne, qui figura d'abord dans la troupe des *Comici uniti*, à la tête de laquelle Flaminio Scala, après avoir quitté les *Gelosi*, fut accueilli, en 1583, par le cardinal Charles Borromée, à Milan. Flaminia est le nom de l'amoureuse dans l'une des *journées* où Flaminio Scala, sous le surnom de *Flavio*, joue lui-même le rôle d'amoureux de sa propre nièce.

Louis Riccoboni, dans son *Histoire du théâtre italien*, parlant d'un acteur qui cherche comme lui à relever la *bonne comédie*, c'est-à-dire la comédie classique, s'exprime ainsi : « Il eut le bonheur de tomber entre les mains de Francesco Calderoni, dit *Silvio*, et d'Agata Calderoni, dite *Flaminia*, sa femme, dont la mienne est petite-fille, qui, ayant conservé un reste de cet art, lui ouvrirent une bonne porte et lui montrèrent le bon chemin. »

Flaminia, la femme de Louis Riccoboni, s'appelait de son nom véritable Elena Virginia Baletti. Née à Ferrare en 1686, actrice dès l'enfance, elle séduisit son futur mari par son instruction et son goût précoce. Elle vint à Paris avec lui en 1716, pour opérer la réformation *académique* qu'ils avaient vainement tentée en Italie, où les *masques* étaient restés maîtres du champ de bataille.

Elle tenait les rôles de première amoureuse. Elle profita de son instruction pour écrire; elle tira du *Rudens* le sujet d'une comédie, le *Naufrage*, qui ne réussit pas. Sa pièce d'*Abdilly, roi de Grenade*, tragi-comédie faite en collaboration avec Delisle, ne réussit pas davantage. Elle quitta tout à fait le théâtre en 1733.

« Flaminia, lit-on dans les *Lettres historiques sur les spectacles*, est bien faite, mais fort maigre. C'est une femme de beaucoup d'esprit et grande comédienne. Une preuve de son esprit, c'est qu'elle est des Académies de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Venise. Elle a plusieurs belles connoissances acquises, mais celle de son mérite semble ne lui être pas échappée... Elle a la voix aigre et, par conséquent, désagréable; et je voudrois qu'elle pût se défaire d'un air de capacité qui ne plaît pas. »

FLAMINIE (*Flaminia*), nom d'une des sept provinces du diocèse d'Italie sous l'empire romain, entre l'Adriatique à l'E., la Vénétie au N., l'Emilie à l'O. et la Valérie au S. Chef-lieu, Ravenne. Elle fait aujourd'hui partie des provinces de Bologne et de Forli, et de celles de Ferrare et de Ravenne, dans le royaume d'Italie.

FLAMINIEN, IENNE adj. (fla-mi-niain, iè-ne — rad. *flamine*). Antiq. rom. Qui appartient aux flamines; qui a rapport aux flamines : *Fonctions* FLAMINIENNES. ‖ Qui aide les flamines dans leurs fonctions : *Jeunes garçons* FLAMINIENS. *Jeunes filles* FLAMINIENNES. ‖ *Camille flaminien*, Celui qui servait à l'autel le flamine de Jupiter.

— *Voie Flaminienne*, Route d'Italie construite par C. Flaminius, vers 187 av. J.-C.

— *Porte Flaminienne*, Porte par laquelle la voie Flaminienne pénétrait dans Rome.

— **Encycl.** *Voie Flaminienne*. Construite par C. Flaminius, censeur l'an 533 de Rome, cette voie, d'une longueur de 360 milles, commençait à la porte Ratumena et sortait de la ville par la porte Flumentana, après avoir franchi le Tibre sur le pont Milvius ou Mulvius (*Ponte Molle*). S'infléchissant sur la droite, elle traversait la Sabine, l'Ombrie et le pays des Sénones, en passant par Narni, Interamna (aujourd'hui *Terni*), Spolète, Forum Flaminii, Forum Sempronii, Fanum Fortunæ (*Fano*) et Pisaurum (*Pesaro*). Elle aboutissait à Ariminium ou Ariminum (*Rimini*), près de l'Adriatique.

FLAMININUS (L. Quintius), amiral romain, mort l'an 170 avant notre ère. Il fut élu préteur urbain en 199 et nommé commandant de la flotte romaine pendant la guerre contre la Macédoine (198). Flamininus s'empara d'Erétrie et de Caryste, dans l'île d'Eubée, fit alors voile vers le port de Corinthe, Cenchrées, qui tomba en son pouvoir, puis assiégea Corinthe. Malgré les renforts qu'il reçut des Achéens, Flamininus se vit contraint de lever le siége de cette ville, héroïquement défendue par la garnison. L'année suivante, il assiégea et prit Leucade, capitale des Acarnaniens, mais la résistance fut acharnée. La victoire de Cynocéphale (197), remportée sur Philippe II par son frère Titus, amena la soumission de l'Acarnanie. En 195, il seconda ce dernier dans son expédition contre Nabis, et plusieurs villes maritimes du Péloponèse tombèrent en son pouvoir. De retour à Rome, il se présenta au consulat, fut élu en 192, reçut la Gaule pour province, défit complétement les Liguriens, ravagea le territoire des Boïens et commit plusieurs actes qui attestent une grande cruauté. En 191, il devint, pendant la guerre en Grèce, lieutenant du consul Glabrion et fut chassé du sénat en 184 par le censeur M. Porcius Caton pour les crimes dont il s'était rendu coupable pendant son consulat.

FLAMININUS (Titus Quintius), général romain, frère du précédent, consul l'an 198 av. J.-C., proconsul l'année suivante, mort vers 175. Il acheva la première guerre contre la Macédoine. Bon général, mais surtout politique habile, souple et rusé, il sut persuader aux Grecs que Rome ne faisait la guerre aux Macédoniens que pour la liberté de la Grèce et les attira ainsi dans le parti de la puissante république. Après avoir vaincu Philippe II à Cynocéphale et lui avoir imposé, de concert avec le sénat, les conditions les plus dures, il fit proclamer aux jeux Isthmiques la liberté des villes et des peuples de la Grèce soumis auparavant à la Macédoine et l'indépendance de toutes les cités grecques. Les Grecs rassemblés aux jeux poussèrent de tels cris d'enthousiasme, que des corbeaux qui volaient au-dessus de l'assemblée tombèrent, dit-on, dans le stade. Cette vive image des transports d'un peuple qui se croyait libre, et qui était plus dépendant et plus faible que jamais, dit assez quelles étaient les illusions de la Grèce. Ce qu'on appelait l'indépendance des cités n'était, dans les circonstances, que la rupture de tout lien entre elles, l'isolement, les rivalités, la discorde. Rome le savait, et Flamininus servit avec une habileté consommée cette politique cauteleuse, qui se contentait pour le moment d'un protectorat et préparait de longue main l'asservissement d'un peuple dont elle redoutait encore l'union. Il laissa partout en se retirant des germes de division, des émissaires et un parti romain dans chaque Etat, assez de force au roi de Macédoine pour inquiéter la Grèce, le tyran de Sparte, Nabis, assez affaibli pour ne point causer d'ombrage aux Romains, mais assez puissant encore pour tenir en échec la ligue Achéenne, seul centre d'unité et seul faisceau d'efforts en faveur de la nationalité mourante. Les Achéens, cependant, furent tellement dupes du rusé proconsul, qu'ils rachetèrent et délivrèrent par reconnaissance 1,200 légionnaires romains, prisonniers vendus par Annibal et répandus en Grèce. Ils en firent présent à Flamininus, qui les ramena à Rome à la suite de son char de triomphe, la tête rasée et couverte du bonnet des affranchis. Il retourna encore en Grèce pendant la guerre contre Antiochus, continuant d'y exercer, au nom du sénat et du peuple romain, une sorte de protectorat, et intervenant dans toutes les affaires intérieures. L'an 183 av. J.-C., il fut envoyé auprès de Prusias, roi de Bithynie, pour y négocier le meurtre d'Annibal, réfugié à sa cour; mais le redoutable exilé échappa en se donnant la mort aux effets de la lâcheté de Prusias et de la perfidie romaine. Cette odieuse mission fit peu d'honneur à Flamininus, et plusieurs de ses contemporains la lui reprochèrent avec amertume. Plutarque a écrit sa *Vie*.

FLAMINIO (Jean-Antoine), littérateur italien, né à Imola vers 1464, mort à Bologne en 1536. Il avait pour nom de famille **Zarabbini de Cotignola**. Il professa successivement les belles-lettres à Saravalle, à Vicence, à Imola, à Bologne, et composa, soit en prose, soit en vers, un assez grand nombre d'ouvrages médiocres. Nous citerons de lui : un *Dialogue sur l'éducation des enfants*; un *Traité de l'origine de la philosophie*, et douze livres de *Lettres latines*, publiées à Bologne (1744) par le P. J. Copponi.

FLAMINIO (Marc-Antoine), poëte italien, né à Saravalle en 1498, mort à Rome en 1550. Il était fils du précédent, qui fit lui-même son éducation. A seize ans, il s'essaya avec le plus grand succès dans la poésie latine, se rendit en 1514 à Rome, présenta quelques-unes de ses pièces de vers à Léon X et fut retenu dans cette ville par les bontés de ce pontife. Dans un voyage qu'il fit à Naples, il se lia avec le célèbre Sannazar. De retour à Rome, il s'attacha à plusieurs grands dignitaires de l'Eglise, à François Bentivoglio, au cardinal Polus, qu'il suivit au concile de Trente, et au cardinal Alexandre Farnèse. Flaminio mena une vie heureuse, tranquille, aisée. Ses poésies ont un charme, une élégance, une douceur qui rappellent ses aimables qualités. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Padoue (1743, in-8o).

Flaminio, comédie en quatre actes, en prose, par George Sand, représentée sur le théâtre du Gymnase le 30 octobre 1854. Tout le monde a lu et admiré *Teverino*, une des plus jolies nouvelles qu'ait écrites G. Sand. C'est la même donnée qu'on retrouve dans *Flaminio*; seulement, ce qu'on pouvait admettre à titre de fantaisie pure dans le roman devient intolérable à la scène, qui veut des figures et non des ombres, des types et non des entités excentriques, et qui peut bien, à la rigueur, passer sur la vraisemblance lorsqu'il s'agit d'incidents ou de costumes, mais qui exige à tout prix la vérité, lorsqu'il s'agit de caractères. Or ce Flaminio est impossible, aussi bien que tous les personnages au milieu desquels il se meut. Il est à la fois chanteur, musicien, peintre, poëte, orateur, tireur émérite; que sais-je encore? Quant à l'héroïne de la pièce, lady Melvil, c'est la fille d'un prince et d'une comédienne et la veuve d'un des plus grands seigneurs de l'Angleterre, et c'est en promenant son veuvage à travers des sites alpestres, entre l'Italie et la Savoie, qu'elle fait la rencontre du bohémien Flaminio. « Je suis venu, l'on m'a vu, j'ai vaincu, » pourrait dire cet histrion modèle; car le cœur de lady Melvil s'est senti subitement attiré à la vue de cet homme au visage de marbre, à l'œil de feu, qui, dans son déguenillé d'artiste philosophe, semble à l'imagination vaporeuse de la jeune Anglaise quelque petit-neveu de Rameau ou de Ruy-Blas. Nous ne suivrons pas nos deux héros à travers les péripéties sans fin de ces quatre actes. Qu'il nous suffise de dire que cet inimitable Flaminio, cet homme dont la voix n'a d'égale que celle du rossignol, qui tire l'épée comme Saint-George et lutterait d'éloquence avec Démosthène; cet homme au génie universel finit par ne rien faire du tout, si ce n'est d'augmenter chaque jour, à l'aide de sa forfanterie, la passion de lady Melvil; passion impossible s'il en fut, car elle a beau vénérer son Flaminio comme un être supérieur, elle n'arrivera jamais à persuader qu'une femme digne d'être aimée et qui a conservé le sentiment de sa dignité se laisse prendre aux mièvreries sentimentales, aux déclamations exagérées et aux fanfaronnades d'un cabotin. Nous nous trompions en disant que Flaminio ne donnait aucune preuve de ses nombreux talents; il les gardait pour la fin, et son habileté de tireur ne sert pas peu au dénoûment. En effet, un certain Kologrigo lui propose de jouer un million au pistolet. On découpe un cœur au milieu d'une carte, et ce cœur sert de but. Kologrigo tire et écorne le cœur. Flaminio, sans viser, le transperce, et le voilà millionnaire. Peu après, lady Melvil lui offre sa main pour la seconde fois, car le fier bohémien l'avait déjà refusée une première. Enfin, il consent à faire le bonheur de cette veuve d'un pair d'Angleterre et devient son heureux époux. Si nous n'avons pas parlé des autres personnages, c'est qu'ils ne sont mis là par l'auteur que pour les besoins de la scène et ne jouent que des rôles de comparses. « Tous les personnages de *Flaminio*, dit Gustave Planche, sont placés, non-seulement en dehors de la réalité prosaïque, mais en dehors de la vérité poétique. Ils ne savent ni aimer ni haïr, ni rêver ni penser, ni agir. Au fond de tous ces cœurs qui ont la prétention de battre plus vite que les nôtres, de tous ces cerveaux qui se disent plus puissants que tous les cerveaux vulgaires, je n'aperçois qu'une vie languissante, un sang attiédi, des idées incomplètes et contradictoires. Flaminio, ce génie universel et privilégié, qui passe tour à tour du métier de modèle au métier de chanteur, qui connaît toutes les sciences sans les avoir apprises, qui a deviné tous les arts sans les étudier, ne tarde pas à nous lasser par ses éternelles vanteries. Il s'admire trop volontiers, il se loue avec trop de complaisance pour que nous consentions à l'admirer; un peu de modestie ne messied pas, même au génie. Quant à lady Melvil, elle est arrivée à la vieillesse du cœur aussi vite que le vagabond; seulement, elle y est arrivée en suivant une autre route. Ce que la misère et la débauche ont fait pour Flaminio, le désœuvrement et l'ennui ont su le faire pour lady Melvil. Ces deux cœurs glacés, impuissants pour le bonheur comme pour la souffrance, nous parlent en vain de leur ardeur : ils ne peuvent exciter notre sympathie, car ils font semblant de vivre et ne vivent pas. »

FLAMINIQUE s. f. (fla-mi-ni-ke — lat. *flaminica*). Antiq. lat. Prêtresse, femme du prêtre appelé flamine : *La* FLAMINIQUE *avait cet avantage sur les autres femmes romaines que son mariage était déclaré indissoluble par la loi religieuse; son mari ne pouvait divorcer d'avec elle sous aucun prétexte*.

FLAMINIUS (Caïus), général romain, mort en 217 av. J.-C. Tribun du peuple l'an 232 av. J.-C., il lutta avec une grande énergie contre le parti de l'aristocratie et fit passer une loi agraire pour le partage des terres sénonaises du Picenum. Préteur en 227, il administra la Sicile avec une intégrité dont les Siciliens conservèrent un long souvenir de reconnaissance. Consul l'an 223, pendant la guerre contre les Gaulois du nord de l'Italie, il déjoua par son énergie et sa rapidité d'action les efforts de l'aristocratie, qui parvint, peu après son départ, à faire annuler son élection, sous le prétexte que les auspices avaient été mal pris, mais en réalité parce qu'il était plébéien. Le sénat lui envoya des lettres de rappel; mais déjà il avait franchi le Pô et s'avançait avec sa fougue ordinaire dans le pays des Insubriens. Prévoyant ce que contenaient les dépêches du sénat, il s'abstint de les ouvrir, rompit le pont derrière lui, annonçant ainsi l'intention de vaincre ou de mou-